

Charlotte Gingras: lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada 1999

• Jean-Denis Côté •



Charlotte Gingras

*Summary: An interview with Charlotte Gingras who won in 1999 a Governor General's Award for her novel **La liberté? Connais pas...** She discusses her latest novels, her career and literary ideals. She also explores her relationship with various editors.*

*Résumé: Dans cette entrevue, la romancière Charlotte Gingras, auteur de **La liberté? Connais pas...**, récit qui lui a valu le prix du Gouverneur général du Canada en 1999, nous parle de ses derniers romans, de sa carrière et des valeurs littéraires qui l'inspirent; elle nous fait part enfin de ses relations avec différentes maisons d'édition.*

Charlotte Gingras a reçu le Prix du Gouverneur général du Canada 1999 dans la catégorie "texte jeunesse" pour son roman *La liberté? Connais pas ...*¹ publié aux Éditions de la courte échelle.

Dans ce roman, Mirabelle traverse une crise d'adolescence marquée par des problèmes relationnels avec son entourage. La jeune fille, très fragile et réservée, se croit victime de sa mère, surprotectrice et quasi asociale, et de

son père, absent. Son talent pour le dessin l'amène à se faire remarquer par son professeur de même que par une élève, Catherine, dont elle devient l'amie. Cette nouvelle amitié est fortement ébranlée lorsque Mirabelle surprend Catherine et Marc, garçon dont elle est éprise, en train de s'embrasser. Déstabilisée par ce qu'elle croit être une trahison et par la mort de son père, l'adolescente tente de trouver du réconfort, voire de l'amour auprès de son professeur de dessin. Ce dernier lui conseille de rencontrer la nouvelle psychologue de l'école, Paule. Malgré sa cécité, Paule réussit à "voir les maux de l'âme" et à guider Mirabelle afin qu'elle puisse trouver sa voie. La peur, le manque de confiance en elle, voilà ce que devra surmonter la jeune fille pour être enfin libre.

La romancière partage, au cours de cet entretien, sa passion de l'écriture et relate les étapes qui l'ont conduite à la rédaction de son roman ; elle dévoile quelques aspects du travail d'édition et de direction littéraire ; elle aborde aussi les changements survenus dans sa carrière depuis l'obtention de son dernier prix littéraire.

L'écriture

Jean-Denis Côté: *Comment l'histoire du roman vous est-elle venue?*

Charlotte Gingras: Je suis partie d'une image, celle d'une jeune fille qui fuyait dans la nuit. Je ne savais pas d'où elle venait, je ne savais pas où elle allait. Je n'avais pas d'intention au départ, comme c'est le cas, généralement, lorsque je commence l'écriture d'un roman. Je me laisse guider par des images, des intuitions, des sentiments, des émotions.

Je ne fais jamais de plan avant d'amorcer l'écriture. Dans le cas de *La liberté? Connais pas ...*, la structure s'est bâtie peu à peu à la manière d'une courtepoinette. J'avais des morceaux ici et là, des fragments éparpillés. Beaucoup de temps s'est écoulé avant que je puisse entrevoir la direction de ce récit. Lorsque je l'ai comprise, il a fallu que je place les morceaux et que je les relie entre eux lors du travail de réécriture. En fait, sauf pour l'héroïne, les personnages ont émergé lentement, à travers les fragments, et, progressivement, ils ont pris leur place dans le récit. S'il y a un roman que j'ai écrit de façon éclatée, c'est bien celui-ci. C'était très angoissant. Pendant une longue période de temps, je n'avais aucune idée où je me dirigeais et où allait me mener cette histoire.

J.-D.C.: *Le personnage principal, Mirabelle, semble très fragile.*

C.G.: Je savais dès le départ que ce serait l'histoire d'un personnage fragile, l'histoire d'une fille qui, non seulement ne se sent pas comme les autres, mais n'est pas comme les autres, ne fait pas partie du moule adolescent, c'est-à-dire du groupe des pairs. J'ai donc eu rapidement le goût de raconter une histoire avec ce personnage qui allait avoir un destin particulier.

J.-D.C.: *Le fait qu'elle soit marginale contribue à rendre ses rapports avec autrui difficiles.*

C.G.: Mirabelle n'a pas appris, dans son milieu familial, comment fonctionner avec les autres. De plus, la mère de l'héroïne est incapable de supporter sa fille dans une quête d'autonomie et de liberté. Le mal de vivre de cette femme est tellement fort qu'il empoisonne tout le quotidien de la maisonnée.

J.-D.C.: *La protagoniste manifeste beaucoup d'enthousiasme lorsqu'elle réussit à se faire une amie, Catherine. Il y aura un froid entre les deux filles quand Mirabelle surprendra Catherine en train d'embrasser Marc.*

C.G.: Catherine ne s'est pas aperçue que Mirabelle avait une attirance pour ce garçon, puisqu'elle niait cette attirance devant son amie, alors que nous, lecteurs, le savions. Le personnage de Catherine se comporte naïvement, elle omet d'interpréter certains signes : elle blesse son amie sans le faire exprès. Si cela n'avait pas été le cas, je ne crois pas qu'il y aurait eu réconciliation, car Mirabelle était beaucoup trop fragile pour supporter la trahison. Catherine est une fille qui aime les garçons, qui aime vivre des aventures. Elle possède une grande joie de vivre.

J.-D.C.: *Catherine est également très enthousiaste à l'idée de devenir l'amie de Mirabelle.*

C.G.: Oui. Catherine est un personnage plus extraverti, plus joyeux, en contraste avec Mirabelle. Elle a une longueur d'avance sur son amie en ce qui concerne l'estime personnelle et la confiance en soi. Elle semble beaucoup plus à l'aise avec la sexualité, voit en sa mère un modèle féminin fort. Mais elle n'a pas non plus fait l'expérience d'une amitié profonde et durable avec une autre personne. Les deux jeunes filles étaient en manque d'amitié et avaient besoin l'une de l'autre.

J.-D.C.: *Un autre personnage important est "l'oiseleur", le professeur d'art plastique, qui s'occupe et prend soin des oiseaux, d'où son surnom². Quand Mirabelle songe à Catherine et à Marc s'embrassant, elle voudrait justement que ce professeur prenne soin d'elle comme d'un oiseau blessé³.*

C.G.: Cette relation entre Mirabelle et l'oiseleur est trouble. Au fur et à mesure que j'écrivais, je comprenais que le personnage de l'oiseleur se reconnaissait en Mirabelle. Il est touché par la sensibilité particulière de cette jeune fille, la prend " sous son aile " en tant que professeur. Il veut l'encourager, l'invite chez lui à venir chercher un livre sur la peinture animalière. Mais, peu à peu, il glisse. Dans un moment de tendresse, il s'approche de la jeune fille. Il s'arrête à temps et reprend son rôle d'adulte. Mirabelle interprète ce revirement comme un rejet, mais il s'agit du geste d'un adulte qui, prenant conscience du danger, décide de remettre les choses en perspective. En fait, il accomplit bien plus : il l'envoie voir Paule, la psychologue de l'école. C'est un geste important et significatif, car il faut comprendre qu'à ce moment du récit,

Mirabelle nage dans la confusion la plus totale. Son père meurt dans un accident, la laissant définitivement seule avec une mère névrosée. Elle cherche un nouveau père. Les garçons l'attirent, sa sexualité s'éveille. Inconsciemment, elle perçoit l'oiseleur à la fois comme un protecteur et un amant potentiel.

J.-D.C.: La tâche de la psychologue semble un défi d'autant plus qu'elle ne dispose que de trois mois pour l'accomplir et que Mirabelle est une personne très réservée.

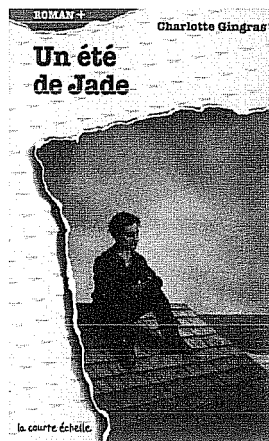
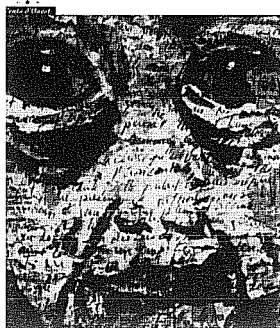
C.G.: J'ai accéléré ce processus pour les besoins du roman. Je crois qu'une telle démarche demande plus de temps dans la réalité. Par ailleurs, je ne désirais pas consacrer la moitié du roman à une relation thérapeutique. Ce n'était pas mon propos. Le personnage de la psychologue est apparu tardivement dans mon roman. Au départ, je croyais que la passion pour la création allait suffire à sauver Mirabelle, transformer son destin. En cours d'écriture, je me suis rendu compte que tout se détériorait, partout autour d'elle. Par exemple, je n'avais pas prévu la mort du père au début du roman. La détresse, le sentiment d'abandon sont si grands que je me suis aperçue qu'il me fallait trouver un personnage très fort qui l'accompagnerait pendant un certain temps.

Concernant la relation avec Paule, j'ai consulté quelques psychologues. Je leur ai posé la question suivante : "Vous êtes psychologue dans une école secondaire. Vous avez environ trois mois pour vous occuper d'une jeune fille". Je leur ai dressé le portrait de Mirabelle. Elles ont toutes crié: "Ah, trois mois, c'est beaucoup trop court" J'ai insisté : "Vous n'avez que trois mois. Qu'allez-vous privilégier?" Elles m'ont donné une orientation: il ne fallait pas nier que Mirabelle allait connaître encore des moments difficiles, mais il fallait lui donner suffisamment confiance en elle-même pour qu'elle puisse aller à la rencontre des autres par la suite. C'est en ce sens que j'ai imaginé les dialogues entre Paule et Mirabelle⁴. Puisque le rôle de la thérapeute est d'accompagner l'adolescente, de la guider, de mettre des mots sur les sentiments éprouvés, j'ai voulu que ce personnage se compromette et prenne des risques. Je voulais que la thérapeute, par des paroles signifiantes, rappelle le fait que nous sommes responsables de notre propre vie, et que nous devons composer avec les parents que nous avons. Mirabelle devait faire le deuil du "parent idéal". Les chapitres avec la psychologue — les deux derniers — sont ceux sur lesquels j'ai mis le plus de travail. J'étais alors pleinement consciente que des jeunes allaient lire ce récit. Je désirais qu'eux aussi entendent les paroles de Paule.

J.-D.C.: Parlons un peu de la forme littéraire.

C.G.: Toute cette succession de fragments d'écriture réunis à la manière d'une courtépoincte m'a permis, à l'intérieur de chaque chapitre, des jeux de formes diverses : courts dialogues, retour en arrière dans l'enfance de Mirabelle, événements narrés au moment même où ils se déroulent, pensées de la

Charlotte Gingras
Les sorts



narratrice ... Je travaillais chaque fragment comme une scène, avec des silences, des non-dits.

J'ai aussi décidé, à un certain moment de l'écriture, que la narration serait à la première personne du singulier, que les lecteurs verraient le monde à travers les yeux de Mirabelle. J'espérais que les jeunes lecteurs puissent s'identifier au personnage de cette jeune fille, même si elle est très différente, en apparence, de la plupart d'entre eux. Mirabelle a ce quelque chose d'étrange, de marginal, et j'ai tenté de lui donner un langage qui lui ressemblait, très imagé, voire poétique, avec son réseau de métaphores (autour de l'envol, les couleurs, l'enfermement ...), avec un rythme qui lui est propre. Il ne faut pas oublier que Mirabelle est une artiste, et qu'elle voyage constamment entre l'univers de la réalité et celui de son imaginaire. D'ailleurs, son lieu de prédilection, le lac Perdu, m'apparaît comme un véritable théâtre de l'imaginaire.

J.-D.C.: *Dans Un été de Jade⁵, votre roman suivant, vous avez utilisé une narration à deux voix. Voulez-vous en parler?*

C.G.: Théo, le narrateur principal, avec un mélange d'humour et d'émotion, se raconte à mesure dans l'action quotidienne. Jade, pour sa part, écrit son journal. Elle raconte ce qui lui arrive de façon très intime dans un petit carnet secret et se remémore Anna. J'ai donc choisi pour elle, en mode mineur, l'écriture dans le carnet, plus introspectif. Lui, par contre, nous dévoile ce qui lui arrive de façon beaucoup plus directe et plus désinvolte. Il décrit généreusement l'aventure sur l'île. Théo sera transformé durant son été sur cette île, en prenant soin de son héritage, une cabane que sa vieille tante lui a laissée et qu'il lui faudra pratiquement reconstruire. Cela s'apparente à un roman de formation. Ce qui m'a le plus étonnée pour ce dernier roman, c'est

de partir du personnage d'une vieille dame. Anna n'est pas le personnage principal du roman, mais c'est par elle et par son questionnement sur la transmission que l'histoire m'est venue, que je l'ai construite. Ce personnage d'Anna, un peu mon alter ego, est présent tout au long du roman dans la mémoire de Jade, qui l'avait connue et aimée.

Je voudrais ajouter que le point de vue de narration est toujours très important dans mes romans. Dans *Un été de Jade*, j'ai travaillé très longtemps avant de choisir le ton utilisé par chacun des narrateurs, la forme, la façon dont ils s'expriment. Bien entendu, choisir le point de vue pour chacun des narrateurs est très exigeant. Il y a un risque de confusion. Mes héros ne s'expriment pas comme moi ...

J.-D.C.: *Qu'est-ce qui fait qu'un texte est "jeunesse"?*

C.G.: C'est la perspective, le point de vue. Lorsque j'écris pour les jeunes, je ne me positionne pas de la même façon quant à la finalité du récit. J'écris aussi des nouvelles pour les adultes. Plusieurs de ces nouvelles sont très dures et angoissantes. Je ne me préoccupe alors pas de la manière dont le récit va se terminer. Le récit suit son cours, et s'il se termine par une catastrophe psychique, eh bien tant pis ! C'est le dernier de mes soucis. J'écris les histoires telles qu'elles me viennent. En littérature jeunesse, je n'aurais pas envisagé raconter ce récit de Mirabelle au "je" et de permettre que le personnage se suicide à la fin. C'est impensable! C'est une question d'éthique plutôt que d'autocensure. Je croyais au départ que les lecteurs auraient 14-15 ans. Je sais à présent que des enfants de 12 ans me lisent. Je ne me vois pas les laisser seuls avec le désespoir. Par ailleurs, je me refuse de faire un "happy end" à tout prix. Lorsque l'héroïne demande à la psychologue de la prendre dans ses bras une minute lors de la dernière rencontre, on ne peut pas dire que ce soit l'extase. Il s'agit d'un mince progrès. Je sais très bien que Mirabelle n'est pas au bout de ses peines. Il s'agissait de laisser la fin ouverte.

J.-D.C.: *Comme auteure, avez-vous déjà été victime de censure?*

C.G.: Non, sauf cette forme personnelle d'autocensure dont je viens de parler. Je crois par ailleurs qu'un éditeur jeunesse exigerait le changement d'une fin trop pessimiste.

J.-D.C.: *Croyez-vous véhiculer certaines valeurs dans vos romans? Est-ce qu'il y a une différence dans la représentation des valeurs entre vos écrits adulte et jeunesse?*

C.G.: Je préférerais parler de quête de sens et d'éthique plutôt que de valeurs. Mais il est évident que la recherche de la beauté et le travail de création, comme modes de transformation du réel dans mes écrits font référence à mes valeurs personnelles. Cela est omniprésent dans mes deux romans pour adolescents et dans deux nouvelles que j'ai écrites pour adultes, "Le paradis"⁶⁶ et "Le Beautiful". Dans mes romans pour ados, certains personnages agissent comme parents de rechange. J'amène, en quelque sorte, des

personnages adultes qui ont un rôle secondaire à transmettre le désir d'une quête de sens aux jeunes héros. La création est une des réponses à cette quête de sens.

J.-D.C.: *Quels sont les écrivains qui vous ont influencée?*

C.G.: Cela dépend des périodes de ma vie. Il y en a tellement ! De toute façon, les écrivains ne m'influencent pas directement. Certains auteurs me donnent envie d'écrire lorsque je les lis. Ils m'aident à garder ce désir vivant. Cela ne signifie pas qu'ils vont influencer mon écriture.

J.-D.C.: *Quelles sont les qualités d'un bon roman?*

C.G.: Un roman qui me transporte ailleurs, qui me happe de la première à la dernière page, est un bon roman. Un roman qui me donne envie d'écrire, qui me ramène à ma table d'écriture est un cadeau inestimable.

Le travail d'édition et de direction littéraire

J.-D.C.: *Pour le manuscrit de **La Liberté**? Connais pas ..., de quelle façon les choses se sont-elles passées avec l'éditeur?*

C.G.: J'ai d'abord envoyé le manuscrit chez l'éditeur où j'avais déjà publié. Le livre a été ignoré. Je l'ai donc envoyé à deux autres éditeurs. Finalement, le roman a été publié à La courte échelle. Les gens de cette maison ont lu le manuscrit et m'ont donné une réponse assez rapidement. J'ai l'impression que, lorsqu'ils ont lu le manuscrit, ils ont tout de suite été intéressés.

J.-D.C.: *Comment s'est passé le travail de direction littéraire pour ce roman?*

C.G.: Très bien. Évidemment, au moment de l'écriture, je ne savais pas où j'allais publier ce roman. À La courte échelle, ils ont des critères, un gabarit très précis (160 pages pour un roman de la collection "Roman +"). Le roman était un tout petit peu trop long, mais pas beaucoup. La directrice littéraire m'a demandé d'enlever trois ou quatre pages. Dans le travail que nous avons fait, elle m'a indiqué les passages pouvant être retranchés ou resserrés. Cela ne nuisait pas à l'œuvre, et pouvait même l'améliorer. J'ai supprimé ou fusionné certains fragments. Je me souviens aussi de la mise à l'écart d'une histoire s'étendant sur deux pages, racontée par Mirabelle au petit garçon de l'oiseleur ; cela n'a rien enlevé au texte. Je suis très contente du travail éditorial. Par ailleurs, certaines règles éditoriales doivent être suivies à La courte échelle, entre autres en ce qui a trait aux dialogues. Toutes les négations doivent être complètes, ce que je ne faisais pas toujours, notamment dans mes romans précédents. Les expressions à la mode sont à bannir, de même que les anglicismes, évidemment. Cette politique vaut pour tous les autres romans publiés à cette maison d'édition. Par la suite, il y a eu une révision quant aux coquilles, aux fautes d'orthographe et aux constructions de phrases.

J.-D.C.: *Vous avez retranché trois pages de La liberté? Connais pas ... alors qu'Un été de Jade est un roman plus long pourtant publié chez le même éditeur.*

C.G.: Oui, en fin d'écriture, je me suis rendu compte qu'Un été de Jade comportait bien plus de mots que La liberté? Connais pas ... et je ne savais pas où couper ! Je m'en suis remise à la directrice littéraire, en lui spécifiant qu'Un été de Jade comportait un nombre de mots supérieur à mon autre roman. Je lui ai donc laissé le manuscrit et elle m'a rappelée en disant : "C'est vrai qu'il est plus long. Cela fait trois fois que je le lis et il n'y a rien à enlever dans ce roman. Nous allons faire une chose que nous n'avons jamais faite à ce jour : nous allons commencer indifféremment les chapitres sur les pages de gauche ou de droite pour gagner de l'espace." C'est ce qui a été fait et nous n'avons pas dépassé le nombre de pages du format!¹⁸ Bien sûr, je n'aurais pas soumis un texte de 300 pages pour adolescents. Je sais pertinemment qu'on ne l'aurait pas publié à La courte échelle, ou alors en deux ou trois tomes.

J.-D.C.: *Comment expliquez-vous le succès de La courte échelle?*

C.G.: Je crois qu'on y pratique un marketing en béton armé. Je me demande si leur format uniforme, que j'ai déjà critiqué car j'y voyais une trop grande contrainte pour le créateur, ne fait pas partie de leur succès. Je remarque que les enfants, lorsqu'ils lisent La courte échelle, savent exactement à quoi s'attendre. Le jeune lecteur sait à peu près combien de temps cela va prendre pour lire le livre, quelle difficulté langagière il va trouver, et quelle sera la longueur des phrases à l'intérieur du livre. Ce format est sécurisant, surtout pour les premiers romans et les romans jeunesse. Nous pourrions comparer cela à des échelons correspondant à des degrés différents de difficulté de lecture. Le jeune lecteur va lire des livres de la collection "Premier roman" tant qu'il ne sera pas en mesure de lire des "Romans jeunesse". Pour le reste, je crois que La courte échelle a de bons textes et de moins bons, comme ailleurs. J'ai l'impression que ce qui a du succès, c'est "La courte échelle", souvent davantage que les auteurs. Lorsque je demande aux petits quelles sont leurs lectures, ils me disent : "La courte échelle". Cela devient moins vrai pour les adolescents qui nomment des auteurs. Je remarque qu'en littérature jeunesse, on recherche souvent les livres de Chrystine Brouillet, qui écrit des romans policiers. J'ai vu des jeunes acheter un roman policier de Chrystine Brouillet destiné à un public adulte parce qu'ils la connaissaient et l'appréciaient. Ce rapport à l'auteure est exceptionnel. Sans doute ne suis-je pas dans cette maison depuis assez longtemps pour tout décoder. Ce que je peux dire, c'est qu'avant de publier à La courte échelle, je craignais d'être "uniformisée" par cette maison. Cependant, je n'ai pas senti cela, du moins jusqu'à présent.

J.-D.C.: *Pourriez-vous vivre de vos droits d'auteur?*

C.G.: Non, je dois faire des choses connexes, entre autres des tournées dans les écoles, etc. Au cours des trois dernières années, j'ai réussi à vivre en

écrivain et en faisant des tournées, car j'ai obtenu des bourses du Conseil des Arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec. Avoir une bourse, donc quelques mois devant soi pour mener à terme un projet d'écriture, c'est merveilleux.

J.-D.C.: *Y a-t-il une contradiction entre le fait d'écrire une œuvre littéraire, d'une part, et le fait de rechercher un gain monétaire, d'autre part?*

C.G.: La liberté est au cœur du travail d'écriture. Si liberté et gain monétaire arrivent à faire bon ménage, tant mieux ! En ce qui me concerne, je ne ferais pas affaire avec un éditeur qui aliénerait cette liberté.

J.-D.C.: *Y a-t-il des recettes en littérature jeunesse?*

C.G.: Je ne peux répondre pour les autres. Pour ma part, je tiens compte, quand j'écris pour la jeunesse, de la perspective dont je parlais précédemment. Pour le reste, le travail d'écriture est le même. Je fais attention à certaines règles du genre, bien entendu. Mentionnons, par exemple, une tension dramatique soutenue, un rythme soutenu. Selon moi, les longues digressions, les longues descriptions, bienvenues en roman adulte, sont moins appropriées pour les jeunes. Il importe, je crois, de leur raconter des histoires qui vont droit au but. Il s'agit là d'une contrainte propre au genre.

J.-D.C.: *Un roman jeunesse comportant énormément de digressions a eu la cote chez les jeunes. Je fais ici allusion à **Un cadavre de classe** de Robert Soulières⁹.*

C.G.: Oui, il s'agit d'un pastiche de roman policier avec un humour très particulier. Je crois que cet humour ravit le lecteur. C'est, selon moi, un roman idéal pour les jeunes lecteurs de sexe masculin. J'imagine que Robert Soulières savait très bien cela au moment de l'écriture!

J.-D.C.: *Pourriez-vous à la fois faire de la critique et de la création?*

C.G.: Je n'ai pas l'expérience d'avoir fait les deux. Si l'on fait de la critique et de la création, il serait peut-être bien de faire de la critique dans un domaine connexe, plutôt qu'en plein cœur de son propre domaine. Lorsque nous écrivons, nous sommes au cœur de cette activité, et nous avons nos idées propres sur ce qui est bon et moins bon. Des idées d'auteur, en somme. Un critique doit être très large d'esprit pour accueillir toutes les œuvres et les discriminer à la façon d'un critique. Il doit les remettre dans un contexte. Est-ce possible de faire cela lorsque nous sommes auteur ? Je ne saurais dire. J'aurais tendance à croire que c'est plus difficile.

J.-D.C.: *Je remarque, en feuilletant **Un été de Jade**, que les titres de vos autres publications n'apparaissent pas dans la bibliographie.*

C.G.: En effet, je crois que La courte échelle n'indique pour aucun auteur les publications faites dans d'autres maisons. Ils ne publicisent que leurs produits. Je ne me suis pas posé la question au moment de publier dans cette maison, parce que je croyais qu'on faisait la même chose ailleurs. J'ai cru que c'était peut-être une politique générale en littérature jeunesse. La mention

des autres œuvres pourrait desservir l'éditeur, puisque les jeunes pourraient nous reliaer à d'autres titres publiés chez des éditeurs concurrents. Par contre, une telle politique dessert l'auteur.

Le Prix du Gouverneur général

J.-D.C.: *Qu'est-ce que cela a changé pour vous de remporter le Prix du Gouverneur général du Canada?*

C.G.: Chose certaine, cela ne donne pas plus d'inspiration ! J'ai remarqué que maintenant, on me reconnaît dans le milieu de la littérature jeunesse. Auparavant, j'avais une présence assez discrète. Je suis davantage reconnue par mes pairs. Pour le reste, hormis le fait d'avoir gagné \$10 000, chose très agréable en soi, je dirais que la marche est haute. Un tel honneur risque d'avoir un effet pervers, dans la mesure où il crée une énorme pression. Après avoir terminé *Un été de Jade*, je savais que je n'allais plus écrire aussi rapidement, mais cela n'est sans doute pas relié au fait d'avoir gagné le Prix du Gouverneur général. J'avais énormément travaillé les deux dernières années. Mon imaginaire ressemblait à un puits à sec. Je savais que j'avais besoin de le remplir à nouveau. Mais le Prix du Gouverneur général a apporté un stress supplémentaire. Il y a toujours le risque d'écrire des œuvres moins réussies. La rigueur que je m'impose est d'autant plus nécessaire que je ne me vois pas écrire un roman plus ou moins satisfaisant.

J.-D.C.: *Vous avez été invitée d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais⁴⁰. Est-ce lié à l'obtention du Prix du Gouverneur général?*

C.G.: Je crois que oui. Le lien entre les deux m'apparaît évident. Par contre, il ne faut pas se faire d'illusions: le Prix du Gouverneur général du Canada pour un texte de fiction "jeunesse" n'est pas le Prix du Gouverneur général du Canada pour un texte de fiction "adulte". Ce n'est pas aussi prestigieux, bien que ce soit le même prix. Dans le milieu de la littérature, ces deux prix ne se retrouvent pas côte à côte. Cependant, lorsque je vais envoyer un autre manuscrit chez un éditeur jeunesse, quel qu'il soit, il va le lire !

J.-D.C.: *Le fait d'avoir remporté le Prix du Gouverneur général du Canada contribue-t-il à faire mousser les ventes du livre?*

C.G.: Il semble que oui. Le directeur des ventes de La courte échelle m'a confié que la maison avait envoyé de nouveaux exemplaires de *La liberté? Connais pas* ... dans les librairies après l'obtention du prix, et que les ventes avaient été bonnes. Mais je ne puis, pour l'instant, confirmer ou infirmer cette information. Ces ventes supplémentaires, si elles sont réelles, sont liées à un acte posé par l'éditeur.

J.-D.C.: *Avec la publication du livre et l'obtention de ce prix, vous avez été appelée à faire des séances de signature dans les salons du livre. Est-ce que vous aimez cela?*

C.G.: J'aime rencontrer des jeunes ; mais lorsqu'il y en a trop, je ne fais que

signer des signets. Même si je n'ai pas une production substantielle à La courte échelle, je me suis prêtée à cette activité. Cela consiste en un travail de représentation pour moi, bien sûr, mais surtout pour la maison d'édition. Il n'y a pas vraiment de rencontres pertinentes avec les jeunes lecteurs. Par contre, de temps en temps, un gars ou une fille me glisse quelques mots ; les adolescents ne parlent pas beaucoup. Ils vont venir me dire : " Ah, j'ai lu cela, j'ai beaucoup aimé. " Ce sont, en gros, les paroles qu'ils vont échanger avec moi. Il est rare que des discussions s'ouvrent avec eux sur le contenu dans le contexte d'un salon du livre.

J.-D.C.: *Puisqu'on parle de votre public lecteur, **La liberté? Connais pas ...** est un roman qui semble s'adresser surtout aux jeunes filles.*

C.G.: J'admets que les filles sont plus nombreuses à lire. Si les garçons le lisaient, peut-être verraient-ils la façon dont les choses se passent du côté du sexe opposé ? Par exemple, lorsqu'on est adolescente, on se demande comment on va embrasser un garçon, on a peur de l'inconnu. J'imagine que ceux-ci se posent les mêmes questions, qu'ils éprouvent de l'insécurité, qu'ils se sentent troublés. Je sais cependant que les lecteurs masculins de cet âge sont plus portés à lire des romans d'aventure, de science-fiction, des romans d'action. Ce n'est pas le cas de ce roman.

J.-D.C.: *Avez-vous déjà fait des tournées dans les écoles? Aimez-vous cela?*

C.G.: J'ai fait plusieurs tournées dans les écoles. Parfois j'aime, parfois je n'aime pas. Je ne fais pas d'animation à proprement parler. Je privilégie une rencontre d'auteur, c'est-à-dire que je me présente comme une auteure qui vient rencontrer ses lecteurs et échanger avec eux.

Lorsque j'entre dans une classe où les enfants ne savent même pas qui je suis, je dois d'abord tout reprendre du début. Qui je suis, ce que j'écris, pourquoi je suis là... Le moment de l'échange se produit souvent tout à la fin, lorsqu'il ne reste que quelques minutes.... Je ne trouve pas cela très satisfaisant, et les enfants non plus, je crois.

Lorsque les élèves sont préparés, que leurs professeurs m'utilisent pour leur enseignement, c'est merveilleux. J'entre dans une classe et j'ai l'impression de flotter sur un petit nuage ! Les enfants m'attendent avec des questions. Ce sont de belles questions et ils veulent des réponses, tout comme leur enseignant. Nous décortiquons le roman, nous le regardons à l'envers, à l'endroit. On me pose des questions sur la création, sur les personnages, sur la façon dont je m'y prends pour écrire, sur l'édition, etc. Lorsque les enfants sont impatients de me rencontrer, j'ai l'impression que tous, l'enseignant, les enfants et moi en ressortons grandis, que nous avons cherché du sens et que nous en avons trouvé.

Notes

- 1 Charlotte Gingras, *La liberté ? Connais-pas...*, Montréal, La courte échelle, 1998, coll. "Roman + ", 156 p.
- 2
L'oiseleur possède un don, paraît-il: il parle aux oiseaux. Et ces derniers, de toute évidence, le comprennent. Régulièrement, des gens qui veulent apprivoiser un oiseau le lui apportent en pension. Il n'en prend qu'un à la fois. Une bestiole aux plumes hérissées, recroquevillée au fond de sa cage, se transforme en quelques jours en un compagnon irrésistible, qui fait son nid sur votre tête, vous chante des ritournelles ou vous appelle par votre prénom. Sauf si vous vous nommez Nabuchodonosor, évidemment. Il fait des choses étonnantes avec les perruches. Elles se perchent sur son épaule et lui murmurent des secrets à l'oreille. Elles sont amoureuses de lui, peut-être. (p. 66)
- 3
Mais Catherine, en ce moment même, doit rêver de Marc, de ses baisers mouillés et peut-être de caresses dont je n'ai pas idée. Peut-être est-elle avec lui, les yeux fermés, la bouche ouverte comme un poisson. Je la déteste! Je les déteste tous les deux! Je veux m'en aller, je veux m'en aller, je veux m'en aller! Je voudrais courir chez l'oiseleur, m'enfermer dans la volière avec Béatrice [une perruche]. M'asseoir dans un coin, la tête sous l'aile. Attendre qu'il vienne prendre soin de moi. (p. 98)
- 4
— Il y a donc une vie, pour toi aussi, dehors, interrompt Paule. Une vie où tu n'as pas à rester près de ta mère et de ses peurs ... Où tu peux t'envoler ...
— Mais pas toujours, seulement un peu et de temps en temps. Quand je retourne à la maison, je retourne au monde souterrain. Quand je sors dehors, j'emmène avec moi une partie du monde souterrain. C'est pour ça que je suis plus triste que les autres, que je m'habille en noir et que parfois je manque de courage.
Il y a une vie pour toi, dehors. Elle est à toi, ta vie.... (p. 131-132)

— Mais je ne suis pas comme les autres filles. Je suis la bizarre.
— Tu es toi. Tu es différente. Et je trouve que tu es très bien. (p. 136)
- 5 Charlotte Gingras, *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, 1999, coll. "Roman + ", 155 p.
- 6 Charlotte Gingras, "Le paradis", dans *Les Sorts*, Hull, Vents d'Ouest, coll. "Rafales", 1999, p. 53-66.
- 7 Charlotte Gingras, "Le Beautiful", [*Ibid.*] p. 111-138.
- 8 Les romans de la collection "Roman Jeunesse", destinée aux lecteurs âgés entre neuf et douze ans, ont tous 96 pages. Les mini-romans de la collection "Premier Roman", destinée aux lecteurs âgés entre six et neuf ans, ont tous 64 pages.
- 9 Robert Soulières, *Un cadavre de classe*, Saint-Lambert, Soulières éditeur, coll. "Graf-fiti", 1997, 208 p.

10 Le 21^e Salon du livre de l'Outaouais avait lieu au Palais des congrès de Hull du 22 au 26 mars 2000.

Jean-Denis Côté est membre du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et enseigne la littérature jeunesse au Département des littératures de l'Université Laval.